

	Lidou Auguste : Né le 30-10-1884 à Brest ; 1908, prêtre, surveillant à l'école Sainte-Geneviève à Paris ; 1911, instituteur à Saint-Martin, Brest ; 1913, instituteur à Saint-Mathieu de Morlaix. Mobilisé (service armé) sergent 219^e R.I. (2 août 1914) ; sur sa demande, 19^e R.I., à la place d'un père de famille (août 1914). Tué le 22 août 1914 à Maissin (Belgique). Médaille militaire posthume, 1^{er} mai (J.O. 25 septembre 1920) : « <i>Sous-officier d'un dévouement absolu donnant à ses hommes le plus bel exemple en toutes circonstances. Mort glorieusement pour la France le 22 août 1914 en Belgique. Croix de guerre avec étoile de bronze.</i> » <i>La Semaine religieuse du diocèse de Quimper et de Léon</i>, n° 8, 22 février 1918, p. 100 ; n° 9, 1^{er} mars 1918, p. 118-121 Abbé Pondaven, <i>Livre d'or du clergé</i> [du Finistère], Quimper, 1919, p. 172 <i>La Preuve du sang</i>, Paris, Bonne Presse, 1925, T.II, p. 179, 1132 Inscrit sur le livre d'or de Brest (29) et sur le monument diocésain de l'évêché à Quimper (29).
--	--

M. Lidou était né à Brest, le 30 Octobre 1884, au sein d'une famille profondément chrétienne. A 8 ans, il entra à l'école des Frères de Kerinou : il y fut un élève brillant, très appliqué et doué de rares dispositions pour les mathématiques. Il préparait l'Ecole des Mécaniciens. Mais parce qu'il était né en Octobre, il ne put donner cet examen en même temps que ses camarades. Pour faire honneur à ses maîtres et à son école, il présenta l'examen du Brevet élémentaire et l'examen d'entrée aux Arts et Métiers d'Angers, et fut reçu.

En cette année 1900, il vint avec son père assister aux vêpres du pardon Saint-Martin. Dans l'office qu'il suivait avec une piété très attentive, un texte le frappa d'une lumière soudaine, et il se sentit appelé à servir Dieu dans le sacerdoce. Il s'ouvrit de son projet à son professeur, et un dimanche de Décembre, avant de partir pour les vêpres, il dit à ses parents : « Le Frère C. viendra vous voir aujourd'hui, mais ce n'est pour rien de mal. » Le Frère vint, et exposa les idées de l'enfant, qui avait craint, non pas d'être mal accueilli par ses parents, mais simplement de déconcerter les plans que l'on fait, dans une famille nombreuse, pour élever convenablement tout le monde. Les parents furent fiers du choix divin : leur fils n'était-il pas à Dieu d'abord ?

M. Guenver, vicaire à Lambézellec, donna à Auguste des leçons de latin, et jamais élève ne fit plus grand honneur au savoir de son maître. Quand, en 1901, M. Guenver devint supérieur de Bon-Secours, il emmena son élève, qui débuta en Seconde; trois mois après, il passa en Rhétorique, et fut reçu au baccalauréat avec la mention « Assez bien » : il avait dix-huit mois d'études classiques.

En Octobre, Auguste revêtit la soutane : au Séminaire il fut un travailleur consciencieux, mais qui ne cherchait pas à briller. Ses aptitudes scientifiques le favorisaient dans l'étude de la Philosophie, et il s'éprit pour la scolastique d'un véritable enthousiasme. Il lisait et annotait les œuvres de saint Thomas. Malheureusement, sa santé ne résistait pas aux efforts qu'il s'imposait, et il lui fallait de temps en temps, cesser toute étude : quand il pouvait reprendre ses livres, il mettait dans son travail tant d'ardeur et d'intelligence qu'on ne sentait jamais chez lui de lacunes.

Pendant ses vacances, il s'intéressait au mouvement social des catholiques brestois ; il savait se documenter d'une manière parfaite et rendait à son père et à son frère aîné, dans les Œuvres dont ils s'occupaient, de réels services. Il faisait du patronage de vacances : c'était un fanatique du grand air. Les enfants l'aimaient pour son entrain et sa grande bonté, et admiraient sa résistance à la fatigue des longues marches, sa souplesse dans tous les exercices physiques ; mais c'était, avant tout, un apôtre : il ne voulut jamais qu'on lui attribuât le mérite d'avoir fondé les Œuvres qui se firent alors dans notre patronage; mais c'est lui qui eut l'idée du « Tract paroissial », qui en fit souvent les articles, et organisa, pour sa distribution, l'Œuvre des « Camelots » chargés de la propagande de la Bonne Presse dans les quartiers qui leur étaient respectivement assignés. Dieu seul sait tout le bien qui se fit de cette manière Les Camelots complétaient l'Œuvre des Délégués de Quartier, auxquels ils

transmettaient les renseignements qu'ils avaient recueillis dans leurs tournées. Tout cela vivait de l'impulsion qu'Auguste avait donnée. Les enfants avaient leurs réunions particulières, un petit règlement de piété, auxquels ils furent fidèles : ils sont, pour la plupart, tombés sous les balles de l'ennemi, comme le fondateur de leur Œuvre.

Dans les cercles d'études d'hommes, dans les groupes de jeunesse Catholique, Auguste Lidou intervenait souvent pour défendre la pureté de la doctrine des Encycliques contre les exagérations du libéralisme démocratique. Il aimait les discussions, et y brillait sans le vouloir. Lui qui passait pour un théoricien, s'y montrait surtout homme de réalisations ; mais il voulait qu'on ne commençât rien avant de s'être entendu sur les principes : « La doctrine éclaire l'action, disait-il souvent, mais il faut qu'elle mène à l'action ».

Il fut interrompu, dans ses études théologiques, par la mise en vigueur de la Loi de Séparation, et fut rappelé à la caserne, à Alençon, au moment de recevoir le sous-diaconat. Il reçut enfin les Ordres, le 6 Janvier 1908, et le 23 Juillet de la même année, il était prêtre ; il célébra sa première messe à Sainte-Anne du Portzic.

Il passa deux ans à Sainte-Geneviève, à Paris comme surveillant, et en profita pour pousser ses études de mathématiques ; puis il fut nommé directeur de l'école libre de Saint-Martin de Brest. C'était un professeur émérite : petit, trapu, les épaules rentrées, la voix grêle, il n'avait pas grande apparence ; mais il avait le don de fixer l'attention de ses élèves et de rendre son enseignement vivant. Il obtint de magnifiques résultats. La piété était la base de toute son œuvre : très assidu à ses exercices religieux, il était un vrai modèle pour ses maîtres. L'année scolaire commençait par une retraite, que suivaient les plus grands élèves. Il avait intéressé les parents à la bonne marche de l'école ; il les réunissait souvent, échangeait avec eux des idées, et quand il organisa ses cours du soir, pour les anciens élèves et les apprentis, il trouva dans les amis de l'école quelques professeurs. Ces cours d'adultes réussirent au-delà de toute espérance. Il sentait venir l'obligation de l'enseignement postscolaire, et s'y préparait.

Il ne savait pas prendre de repos : il avait fondé, chez lui, un cercle pour les collégiens en vacances, trouvé des jeux, des livres, des journaux ; quand il faisait beau, on passait la journée en promenade ; s'il faisait mauvais, on restait à l'école libre, lire ou jouer ; quelques-uns même travaillaient sous sa direction, il n'était heureux que devant un tableau noir couvert de calculs. Il y avait autour de lui des candidats à l'Ecole normale, aux Arts et Métiers Catholiques de Lille, et même tel jeune « bordache », qui n'aura pas été de tous ses amis le moins affligé de sa disparition. Des vacances comme celles-là, ne reposaient pas notre Auguste ; mais qu'importait ? puisque les collégiens étaient arrachés au désœuvrement d'un long repos et aux séductions de la grande ville.

Il savait faire mieux que les préserver ; toute l'influence qu'il exerçait sur eux, il s'appliquait à la faire tourner à leur perfectionnement. La foi invincible dans la grâce du sacerdoce lui inspirait des initiatives que la prudence humaine aurait pu parfois trouver trop hardies ; mais quand il s'agissait d'une âme, Auguste ne calculait pas, et sa seule crainte était que Dieu pût lui reprocher un jour d'avoir laissé quelqu'un se perdre. Les jeunes gens qui l'entouraient lui rendaient en affection et en reconnaissance tout le dévouement qu'il leur montrait. Mais ce dévouement l'épuisait, au bout de deux ans, il fallut du repos pour refaire cette santé usée. Il demanda à être relevé de ses fonctions de directeur. On mit dans le train ses maigres bagages, ses livres, et il partit pour Morlaix. Désormais, il n'avait plus qu'à s'occuper de sa classe, et il se trouvait très heureux. Là aussi, il y avait des âmes à conduire à Dieu.

Il était à la retraite ecclésiastique, quand coururent les premiers bruits de guerre. Il revint donc. Il redressait sa petite taille, il était fier, il voulait partir de suite. Il y avait des risques à courir, des sacrifices à accepter, sa vie, sans doute, à offrir ; il voulut être de la fête. Et il partit, même avant son tour. Dieu l'avait trouvé prêt ; il avait facilité à cette âme ardente l'accès du chemin qui mène à l'immolation. Il n'a pas eu le temps d'écrire des lettres de guerre. Après le combat de Maissin, il était resté en arrière assister des blessés. Quelques-uns disent l'avoir vu tomber ; d'autres assuraient qu'il avait dû être fait prisonnier. Une cruelle incertitude pesa longtemps sur le cœur des siens ; après plus de trois ans on vient d'apprendre qu'il est mort, le 22 Août 1914, au champ d'honneur. Le frère espoir que ses amis gardaient de le revoir ici-bas s'est donc évanoui ; Dieu lui a épargné les horreurs d'une

captivité qui eut été cruelle pour cette âme ardente. Il aimait à dire que sainte Anne le gâtait ; il obtint sûrement par elle de grandes grâces, celle surtout d'un sacerdoce riche en fruits de sanctification pour lui-même et d'édification pour les autres.

P. A.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 1^{er}/03/1918, p. 118.